

CULTURE

10 MARS 2017

Marian Goodman, photographiée dans sa galerie new-yorkaise, devant une vidéo de James Coleman, en février dernier.



MARIAN GOODMAN **LA DAME DE CŒUR** **DE L'ART** **CONTEMPORAIN**

Par Pierre de Gasquet
Photographe: Martine Fougeron

À 88 ans, Marian Goodman s'apprête à célébrer les 40 ans de sa galerie new-yorkaise, où elle règne sur une «écurie» d'artistes très convoitée. Confidences d'une «insoumise», présente aussi à Paris et Londres, l'une des rares galeristes à s'inquiéter des effets de la surchauffe du marché de l'art.

Sur l'étagère trône une tête grecque sculptée, avec trois fraises écarlates sur le sommet du crâne. C'est le Leo Castelli Award qui lui a été décerné par la fine fleur des directeurs de musées en décembre 2016. Son bureau sur la 57^e rue est à son image. Lumineux mais modeste pour une «power woman» de l'art contemporain, parfaitement ordonné jusque dans les moindres détails, élégant mais sans ostentation. Sa voix est comme un mince filet d'eau qu'il faut saisir au bon moment. Ses mots sont choisis, précis et clairs. Ni débordements ni fioritures. Elle s'excuse en gloussant d'un petit rire, presque à la japonaise: elle sort d'une période de fatigue. C'est de cet espace que Marian Goodman, 88 ans, classée par *ArtReview* parmi les quatre galeristes les plus influents du moment (avec Larry Gagosian, Iwan Wirth (Hauser & Wirth) et David Zwirner), règne sur une cinquantaine d'artistes parmi les plus convoités par les grands musées internationaux.

«J'ai eu une chance énorme: quand j'ai commencé à regarder les artistes européens dans les années 80, personne n'y prêtait vraiment attention», confie aujourd'hui Marian Goodman. «À New York, nous étions totalement concentrés sur le pop art américain. Ce fut une merveilleuse surprise pour moi de découvrir que l'Europe avait un tel gisement d'artistes, évoque-t-elle avec nostalgie. J'y ai passé beaucoup de temps. En 1984, j'ai commencé à travailler avec les artistes de l'Arte povera et Gerhard Richter. J'ai découvert que New York n'était pas la ville la plus ouverte du monde. Il y avait une opposition incroyable de la presse aux artistes européens. C'était un vrai combat, même si les collectionneurs et les musées étaient plus ouverts que les critiques.» Elle sera ainsi la première à faire connaître Gerhard Richter (un des trois artistes vivants les plus cotés au monde, avec Jeff Koons et Jasper Johns), ou Joseph Beuys sur le marché américain. Trois



MARTINE FOUGERON POUR LES ECHOS WEEK-END

Dès ses débuts, la galeriste a misé sur les artistes européens, dont l'Allemand Gerhard Richter. À droite: photo qui se trouve

dans les bureaux de la galerie et où l'on voit Marian Goodman avec Richter, retravaillée par le peintre.

ITINÉRAIRE D'UNE GALERISTE AU FLAIR HORS NORME

1965 Après des études d'histoire de l'art à l'université Columbia, elle crée, avec quelques associés, sa maison d'édition d'art baptisée Multiples, sur Madison Avenue, où elle publie des éditions

et des œuvres de Warhol, Lichtenstein, Oldenburg...

1977 Ouverture de sa propre galerie à New York, sur la 57^e rue, Midtown, quand tout le monde s'installait à Chelsea.

1995 Deux décennies plus tard, elle ouvre un espace modeste en étage, rue Debelleye à Paris.

1998 Ouverture de sa galerie parisienne, au 79 rue du Temple, au rez-de-

chaussée de l'hôtel de Montmort, dans le Marais. Une tannerie occupait l'espace de cet imposant hôtel en pierre de taille qui a appartenu au grand financier du XVIII^e, Jean Haber de Montmort, et où a vécu aussi

la célèbre frondeuse, Mademoiselle de Montpensier.

2013 Dans la foulée de l'ouverture des antennes britanniques de Gagosian et de David Zwirner, Marian Goodman lance

sa propre galerie à Londres, au cœur de Mayfair, au 5-8 Lower John Street.

Février 2017 Ouverture d'un deuxième espace d'exposition-librairie, au 66 rue du Temple, à Paris.

ans après l'ouverture de sa galerie à Soho, à Londres, elle s'apprête à fêter les 40 ans de celle de Manhattan et ouvre un nouvel espace-librairie, à Paris, dans le Marais. Difficile de l'imaginer à califourchon sur les motos de Larry Rivers, le peintre play-boy des années 60 et précurseur du pop art, connu pour ses fresques érotiques. Et pourtant, c'était bien elle. Aujourd'hui encore, elle est la seule à tenir la dragée haute aux tycoons de l'art contemporain, Larry Gagosian ou David Zwirner, en maintenant une écurie d'artistes de premier plan. Elle a découvert Gerhard Richter donc, mais aussi le Britannique Steve McQueen, ou les artistes conceptuels Danh Vo et Tino Sehgal qui font fureur aujourd'hui. «Elle a réussi à rester au top sur plusieurs générations d'artistes, ce qui est très rare, lâche Philippe Ségalot, «art advisor» basé à New York. Sa grande force, c'est sa relation avec les artistes et sa capacité à s'entendre avec des très jeunes.» Pour lui, elle s'inscrit dans le club restreint des «marchandes mythiques» de ces dernières quarante années, avec Ileana Sonnabend (disparue en 2007), Paula Cooper

(la galeriste de Donald Judd et Sol LeWitt), ou Barbara Gladstone. Son gène de la curiosité lui vient de son père, un comptable d'origine hongroise, collectionneur avide des œuvres de Milton Clark Avery, un peintre new-yorkais ami de Mark Rothko et élève de Matisse. «Je n'avais jamais imaginé ouvrir une galerie. Je pensais plutôt travailler aux Nations Unies pour «sauver le monde»», confie-t-elle aujourd'hui. Dans un monde de l'art encore largement dominé par des hommes – depuis l'influent Leo Castelli, jusqu'à son «avatar» moderne Larry Gagosian –, Marian Goodman fait encore figure de «guerrière» insoumise. Au fil des ans, elle a su tisser des liens d'amitié avec les plus grands conservateurs de musées, aussi bien aux États-Unis (Glenn Lowry au MoMA ou Michael Govan au LACMA de Los Angeles) qu'en France (avec Alfred Pacquement, ex-directeur du musée national d'art moderne du Centre Pompidou, ou Suzanne Pagé, la directrice artistique de la Fondation Louis Vuitton). La discrétion est parfois la clef de la confiance. Bien qu'elle ne soit «pas du tout mondaine», affirme Christian Boltanski, elle a l'oreille des



Dans les bureaux épurés de la galerie new-yorkaise, une œuvre de Lawrence Weiner, l'une des figures centrales de l'art conceptuel, qui a fait du texte la matière même de son travail.

Sur son bureau ordonné jusque dans les moindres détails, un ouvrage sur celle qui est surnommée la «matriarche de l'art».



grands collectionneurs américains tels que Don et Mera Rubell, fondateurs de la Rubell Family Collection (RFC) à Miami, comme celle de leurs homologues français, tel le producteur de cinéma Marin Karmitz. Quant au milliardaire François Pinault, elle lui a vendu plusieurs œuvres du peintre abstrait américain Ellsworth Kelly. «Elle vit surtout des ventes de Richter qui assure l'essentiel de ses revenus et lui permet de cultiver son image "intellectuelle"», affirment les envieux. «Même sans Richter, la galerie Goodman continuerait d'exister», corrige Philippe Ségalot. «Gerhard Richter est le meilleur peintre que nous ayons. Il a un talent extraordinaire. Il a une capacité inouïe à se réinventer lui-même; il est extrêmement intelligent et profond. Je lui serai toujours très reconnaissante pour sa loyauté», résume, quant à elle, Marian Goodman.

ELLE RÉSISTE À L'EMPIRE GAGOSIAN

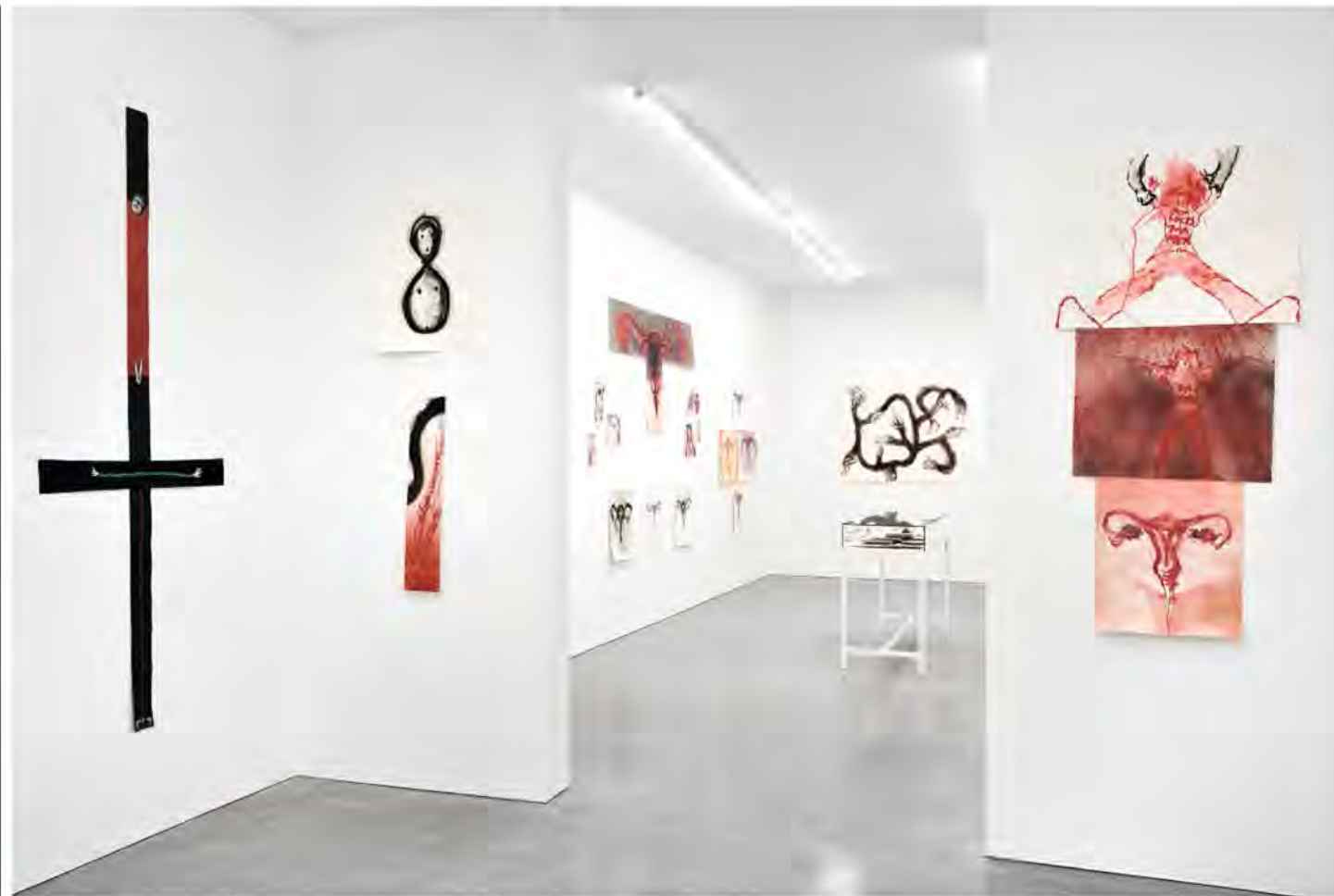
Face au grand «tigre» new-yorkais Larry Gagosian, qui règne sur un empire mondial fort de seize galeries, elle résiste haut et fort, même si elle a dû, parfois, renoncer à certains artistes. «Malgré les pressions, je n'ai jamais changé de modèle.» Elle feint de ne pas (trop) en vouloir à ceux qui, tels l'allemand Anselm Kiefer ou le photographe-plasticien Jeff Wall ont fini par la quitter pour la formidable vitrine de la galaxie Gagosian. «Avec Jeff Wall, nous avons travaillé ensemble pendant vingt-cinq ans. Ces choses-là arrivent. Certaines relations sont plus solides que d'autres: c'est la même chose que dans la vie», note-t-elle avec une once de nostalgie dans la voix. Quant à l'italien Giuseppe Penone, qui expose à la galerie Gagosian à Rome, elle a accepté de le partager avec «Gogo», comme on baptise le roi de l'art contemporain à New York. «Giuseppe Penone est ambitieux, ce que je peux comprendre. Il était le plus jeune du groupe de l'Arte povera, aujourd'hui il est le plus fort», lâche-t-elle

UNE «MILITANTE» ANTI-TRUMP

Timide peut-être, mais elle n'a pas sa langue dans sa poche quand il s'agit du 45^e président des États-Unis. Elle se félicite du succès de la marche d'avertissement (Women's March) contre Donald Trump du 21 janvier. «C'est un signe d'espoir. Si cette administration revient sur la réforme de l'Obamacare, ce serait vraiment une tragédie humaine. Il faut tout faire pour éviter qu'il ne ruine aussi le système éducatif américain», se récrie celle qui est résolument «libérale» (à gauche) et féministe engagée. Elle n'est pas la seule à se rebeller dans le monde de l'art contemporain new-yorkais. L'artiste Richard Prince (galerie Gagosian) a poussé l'initiative jusqu'à «désavouer» certaines de ses œuvres collectionnées par Ivanka Trump, la fille du Président, très friande, avec son mari Jared Kushner, des œuvres de Dan Colen, jeune artiste de la galerie Gagosian. De son côté, l'artiste naturalisé américain Christo a renoncé à son projet dans le Colorado, en signe de protestation.

comme pour bien souligner sa propre contribution au succès de l'artiste. S'agissant de Larry Gagosian, elle estime d'ailleurs ne pas boxer dans la même catégorie: «Il a atteint ses limites, griffe-t-elle. Il n'est pas très sain que les grandes galeries préemptent les artistes déjà découverts. Ce sont les petites galeries qui font le travail de recherche. C'est comme enlever un bébé dans un berceau. Généralement, ça ne marche pas très bien.»

L'univers du showbiz n'est pas son élément. Pas mondaine, ultradiscrète, elle est à l'opposé du style «bling-bling de Larry Gagosian», compare Raphaël Lamarche-Vadel, le fils du grand critique d'art, qui s'occupe aujourd'hui



de la librairie Goodman dans le Marais. «Marian Goodman est un peu l'héritière de grands marchands comme Aimé et Marguerite Maeght. Il y a quelque chose de maternel et de bienveillant dans sa relation aux artistes. Elle n'hésite pas à leur faire la cuisine chez elle», insiste Raphaël Lamarche-Vadel. «Elle a su créer une vraie famille. C'est comme une mère ou une sœur. Tout l'argent qu'elle a pu gagner, elle l'a réinvesti dans sa galerie. C'est toute sa vie», confirme Christian Boltanski, un des plus anciens artistes français de la galerie avec son épouse, Annette Messenger, et la cinéaste Chantal Akerman. «Elle a d'excellents rapports avec les directeurs de musées et les conservateurs, car elle a une vraie connaissance de l'histoire de l'art et elle n'essaie pas de leur fourguer n'importe quoi», ajoute le plasticien français.

«Elle est très présente, elle s'implique énormément avec chaque artiste. Elle n'hésite pas à s'engager économiquement pour financer les frais de production de certaines œuvres. Un artiste tel que Lawrence Weiner coûte très cher: elle sait prendre des risques», renchérit Pierre Huyghe qui a rejoint Marian Goodman en 1997. Pour ce plasticien français installé à New York depuis des années, «son engagement

est exceptionnel. Les artistes avec lesquels elle travaille expriment des choix esthétiques forts. Elle est complètement à part. Ses artistes ont une attitude et une philosophie.»

Laura d'un marchand se mesure à ses prises de risques. Certes, la galeriste Ileana Sonnabend (ex-femme de Leo Castelli d'origine roumaine), qui a découvert Jeff Koons, est sans doute la référence la plus évidente pour Marian Goodman. Fille d'un conseiller du roi Carol II de Roumanie, l'épouse de Michael Sonnabend a également ouvert les portes du marché américain aux artistes européens (notamment de l'Arte povera) avant de faciliter l'ascension de Gilbert et George ou Jeff Koons. Ileana Sonnabend est devenue la galeriste de Jaspers Johns, Roy Lichtenstein et Andy Warhol à Paris. Mais Marian Goodman ne revendique aucun mentor. «Nous avons eu des carrières différentes. Elle était une femme très puissante et a fait un travail remarquable en découvrant des artistes, ajoute-t-elle. Aux États-Unis, nous étions quelques-unes...» Timide Marian Goodman? «C'est une personne très réservée mais très tenace», corrige Annette Messenger, une des rares artistes à avoir quitté la galerie Gagosian (et celle de Chantal Crousel en Europe) pour Goodman.



La librairie parisienne sert aussi de lieu d'exposition. Parmi les valeurs sûres de «l'écurie» française de Marian Goodman: Annette Messenger (grande photo à gauche: expo en 2016) et son mari Christophe Boltanski (ci-dessous: vue de l'exposition «Faire-Part», 2015).



«ELLE VÉRIFIE TOUT, VEUT GARDER UN ŒIL SUR TOUT. ELLE EST IRREMPLAÇABLE. MAIS SA GALERIE LUI SURVIVRA-T-ELLE?»

«C'est la dernière de son genre. Ce n'est pas quelqu'un qui met la pression sur les artistes en leur disant: "Ça, ça se vend mieux", comme le feraient certains. Lorsque j'ai fait ma première grande expo à Paris en 2000 et que j'avais peur de ne rien vendre, elle m'a rassurée: "Ça, c'est le travail de la galerie, vous n'avez pas à vous en inquiéter"», se souvient la plasticienne.

Principal point d'interrogation: à la différence d'un Larry Gagosian, Marian délègue peu. «Elle vérifie tout. Elle veut garder un droit de regard sur tout, même si elle fait confiance à Andrew Leslie Heyward qui dirige ses galeries européennes», confie un de ses artistes. «Elle est irremplaçable. Comme pour Paula Cooper

ou Barbara Gladstone, je vois mal leurs galeries leur survivre», estime Philippe Ségalot, persuadé que David Zwirner sera le «mieux placé» pour récupérer leurs artistes le moment venu.

«J'aimerais que la galerie continue. Il y a une équipe», soupire Marian Goodman, tout en reconnaissant ne pas avoir encore «réfléchi» à sa succession, ses deux enfants ayant poursuivi d'autres voies. Loin de ralentir le rythme, Marian Goodman est fière de sa nouvelle librairie-galerie inaugurée, il y a quelques semaines, rue du Temple, avec une exposition-hommage aux Femmes («Fuck Your Morals») d'Annette Messenger. Entre «guerrières», on se comprend. Infatigable, toujours tirée à quatre épingles, elle se prépare déjà pour la Documenta, le grand rendez-vous de l'art contemporain qui se doublera pour la première fois, cette année, à Athènes (le 8 avril) et Kassel (le 10 juin). Sans oublier la 57^e Biennale de Venise, à partir du 13 mai, où on la verra encore se faufiler, insatiable, dans les allées des Giardini ou sur les quais des pavillons de l'Arsenal. En quête des Danh Vo, Steve McQueen ou Maurizio Cattelan de demain... ●

Plus d'infos sur www.lesechos.fr/ue